

solche damals kostspielige Druckerzeugnisse zu besorgen, nachgezeichnet werden. Von besonderen Interesse sind die Recherchen über die Bücherpreise und den Banater Büchermarkt, hat man dadurch die Möglichkeit eines schärferen Einblicks in die Welt derjenigen, die über den ökonomischen Wert eines Buches dessen geistige Fruchtsaat als wesentliches Bedürfnis empfunden haben. Aufgrund der von den ehemaligen Buchbesitzern – gewöhnlich sind des Dorfspfarrer – hinterlassenen Aufzeichnungen kann sowohl die “kleine” sonst kaum nachvollziehbare Geschichte der rumänischen Dorfgemeinschaft mit ihren Alltagsfragen (Missernten, Erdbeben, Überschwemmung, Heuschreckenzug, Hagelregen usw.) ergänzt werden, aber auch Ereignisse der “grossen” Geschichte (so z.B. die napoleonischen Kriege, die 1848–1849-er Revolution usw.) finden hier ihren Niederschlag, mit einem Wort. Fragen die zu einer gewissen Zeit die Gemüter der Dorf- und Kirchengemeinde bewegt haben.

Abschliessend muss die akribische Art und Weise in der es Leu und Roşu verstanden haben, ein reiches und komplexes Material aufzuarbeiten und zu ordnen, gelobt werden, ganz besonders aber ihr Bedacht sich endgültiger wenn auch schon verlockender Schlussfolgerungen hinzugeben. Fazit: ein gediegener, verlässlicher Beitrag zur rumänischen Kulturgeschichte der neuen Zeit.

*Cristina Feneşan*

Carmen POPESCU, *Le style national roumain. Construire une nation à travers l'architecture, 1881–1945*, Presses Universitaires de Rennes en coédition avec SIMETRIA (Bucarest), 2004, 375 p.

De tous les livres écrits en France par des Roumains, ce qui arrive souvent et depuis longtemps, celui-ci est un des plus intelligents. Fruit d'un long labeur, il est aussi nouveau par les idées qui le dominent que par la richesse de son information. « Sous les apparences d'un ouvrage consacré à l'architecture, le présent volume se propose de se livrer à un exercice d'histoire culturelle » : cette promesse, faite dès le début de l'avant-propos, est tenue jusqu'au bout. Les dates entre lesquelles s'insère le sujet sont, la première, celle de la proclamation du royaume, aussitôt que la Roumanie, à l'issue d'une guerre, avait obtenu son indépendance, tandis que la seconde marque, au lendemain d'une autre guerre, la perte de cette indépendance, le pays étant devenu une « république populaire » de type soviétique. Ce que l'auteur s'efforce de reconstituer c'est le développement d'un style conçu par les représentants du romantisme national. Il fut l'expression d'un retour aux sources, dirigé vers les monuments historiques et vers l'art paysan. Coïncidence significative, ce phénomène est connu à la même époque dans les Balkans : le style néo-byzantin cultivé en Grèce et en Bulgarie.

L'inspiration historique a été suggérée à Paris aux jeunes Roumains qui ont fréquenté l'École des Beaux-Arts (ils auront été vingt-six entre 1880 et 1906) : l'un d'eux, I.D. Traianescu, allait déclarer plus tard que, « à part les connaissances professionnelles, ils avaient appris aussi le culte que les étrangers avaient pour leurs monuments nationaux », ce qui a eu comme résultat de leur donner l'idée d'une « Renaissance fondée sur l'art de notre passé ». Parmi eux, la primauté appartient à Ion Mincu, celui qui a inventé une tradition. Le plus ancien des exemples fournis par l'activité de Mincu est une oeuvre remarquable, la demeure du général Jacques Lahovary (1846–1907), ministre de la Guerre à plusieurs reprises. La maison où l'architecte a habité existe depuis 1877 et avait été construite par Gaetano Bourelly, au sujet duquel on devrait ajouter qu'il était le beau-père de l'écrivain I.L. Caragiale. Le groupe des amis de Mincu comprenait Nicolae Petraşcu, critique d'art et littérateur ayant fondé une revue assez importante à l'époque, ainsi que la famille d'architectes Socolescu, dont l'aîné, Ion, eut beaucoup de succès en ajoutant au style national une polychromie orientalisante. On a récemment publié les souvenirs de Toma T. Socolescu, rédigés en 1952, où se retrouvent quelques détails à propos des premiers temps de l'enseignement de l'architecture à Bucarest. Il est assez étonnant de découvrir à côté de ces artistes roumains le Français André Emile Lecomte du Noüy, élève de Viollet-le-Duc, dont les restaurations de monuments locaux, à Curtea de Argeş, Craiova et Târgovişte lui ont valu des critiques accablantes, mais auquel Mme Popescu reconnaît une contribution fondamentale dans le renouvellement de la tradition. L'utilisation de ses croquis justifie jusqu'à un certain point ce jugement favorable. C'est pourtant contre lui que les architectes roumains ont édifié leurs structures institutionnelles : une revue en 1890, une association

professionnelle l'année suivante et, en 1897, l'Ecole Nationale d'Architecture. Une dizaine d'années plus tard, ce sont le jubilé royal et la grande exposition organisée à Bucarest en 1906 qui vont fournir l'occasion d'ériger des bâtiments destinés à démontrer l'existence d'un art national. La revue *Architectura*, dont les premiers numéros furent publiés alors, répondait à la nécessité d'un organe professionnel. Le premier congrès réunissant les membres de la profession eut lieu en 1916.

Un très utile chapitre met en relief le rapport entre les recherches des premiers architectes acquis à cette tendance (Ghika-Budești, Zagoritz, qui devait mourir à la guerre, Cerchez) et la Commission des Monuments Historiques, dont le bulletin sera, tant que l'historien N. Iorga allait en assurer la direction, la principale publication qui maintiendra l'intérêt public pour l'art roumain ancien. La Commission non seulement défendait les monuments dont elle avait la tutelle, mais s'impliquait activement dans leur exploration scientifique. Certains architectes, comme Horia Teodoru, furent attachés toute leur vie aux travaux de la Commission. Les pages consacrées à Petre Antonescu et à Paul Smărăndescu offrent un abondant commentaire de leurs œuvres qui, pour toute la première moitié du XXe siècle, ont illustré le style national. Mausolées, cathédrales, édifices publics forment l'objet d'un chapitre vaste et complexe parce que, après 1918, l'activité des architectes bucarestois s'est étendue au territoire considérablement élargi de la nouvelle Roumanie et leur langage artistique a accentué son caractère national. Pour des raisons politiques, il convenait de faire du néo-byzantin en Transylvanie : c'est le style des édifices religieux qu'on pourrait appeler le style du patriarche Miron, ce prélat ayant été élu chef de l'Eglise orthodoxe roumaine en 1925. Le livre ne signale pas d'exemples comparables en Bessarabie ou en Bucovine.

Le renouvellement de l'architecture identitaire fut repris dans les années Trente par les jeunes Marcel Iancu, Horia Creangă et Octav Doicescu, chacun avec des nuances qui leur étaient propres. Les polémiques provoquées par leur initiative novatrice sont une véritable querelle des « anciens » et des « modernes », cependant l'auteur, qui est chez soi dans l'analyse du mouvement artistique, l'est moins dans l'interprétation de la politique de cette époque. Dire du parti nationaliste-démocrate qu'il « n'a de démocrate que le nom » est une simplification qui appelle certaines réserves. Le terrain sur lequel l'auteur se hasarde à propos de la controverse Blaga-Stahl-Ralea n'est pas plus sûr et il est surprenant de trouver Noica et Polihroniade, futurs idéologues de la Garde de Fer, ajoutés au groupe anti-traditionaliste qui partageait les vues de Ralea. Je dirais aussi que la question que se pose candidement Mme Popescu : « D'où vient cet air toscan qui souffle assez souvent sur les œuvres » des architectes roumains des années Trente ? peut avoir une réponse assez simple : on était attiré par le modèle de l'Italie de Mussolini. Petre Antonescu et Duiliu Marcu n'ont pas été insensibles à cette inspiration. Enfin, la mise hors la loi des légionnaires, en 1931 et en 1933, ne fut pas due au roi. Il faut, cependant, reconnaître que le régime issu du coup d'Etat de 1938 et l'architecture qu'il cultivait, « le style Carol II », sont bien décrits, avec leur claironnante rhétorique évoquée à coups de citations.

Malgré quelques menues inadvertances – ainsi, le nom d'un chroniqueur n'était pas « Nicolae » (p. 34), mais Naum Râmnicéanu –, on sera très satisfait par ce travail soigné. Rédigé en français, pour une thèse de doctorat, il comble une lacune, car désormais on aura à l'étranger une excellente histoire de l'architecture roumaine moderne. La valeur du livre est accrue par une riche illustration, presque 250 clichés attentivement choisis.

*Andrei Pipidi*

Nicolae IORGA, *Scrieri alese. Cuvântări și comunicări rostite la Academia Română. Partea I* (éd. Dorina N. Rusu), Editura Academiei Române, București, 2007. LX + 750 p. (Livres fondamentaux, IV).

La secrétaire de la Section des Sciences historiques et archéologiques a eu l'heureuse idée de rassembler et de rééditer les discours et les communications scientifiques prononcés par Nicolae Iorga à l'Académie Roumaine, institution où sa présence, couvrant plus de quatre décennies, s'est imposée comme une des plus remarquables. Ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'Académie, et tout particulièrement au prestige que le génie créateur de l'historien roumain a su imprimer à cette